

L'AMI DU PEUPLE,
O U
LE PUBLICISTE PARISIEN.

JOURNAL POLITIQUE ET IMPARTIAL,

Par M. MARAT, auteur de l'Offrande à la patrie,
du Moniteur, et du plan de constitution, etc.

Vitam impendere vero.

Du Mercredi 5 Janvier 1791.

Affreux complot formé par le Sr. Mottié de faire égorger les vainqueurs de la Bastille patriotes, qui ont dénoncé ses mouchards. — Tentative faite à ce sujet par des chasseurs des barrières, qu'avoient égarés ces espions du général. — Arrestation du patriote Westerman, à la sollicitation de l'anti-révolutionnaire Regnier.

A l'Ami du Peuple.

Ce 4 Janvier 1791.

Hier, à dix heures du matin, une femme se présenta chez le sieur Cholat, marchand de vin rue des Noyers, où demeurent plusieurs de ses camarades, tous vainqueurs de la Bastille et amis de la constitution, comme lui. Elle venoit s'informer s'il y avoit au logis des vainqueurs de la Bastille. Un instans

après, entre le nommé Dubois, l'un des mouchards avérés du général, à la tête de douze chasseurs des barrières, anciens petits-suisse. Ils demandent à boire; rincez douze verres, puis dix verres encore. Dubois passe dans une chambre. Y a-t-il ici quelques vainqueurs de la Bastille? Ah! te voilà Parein; bonjour Conore; ça venez boire avec nous. — Nous ne voulons pas boire avec de faux freres. — Tu boiras, où je t'égorge. A l'instant dix de ces coupe-jarrêts, mettent le sabre à la main, et sautent sur Conore, qu'ils blessent au visage, en déclarant qu'ils veulent égorger tous les vainqueurs qui ont dénoncé leurs camarades. Grand tumulte; Parein et deux autres s'étoient réfugiés sur les toits. Plusieurs chasseurs montent dans les chambres, veulent forcer armoires et secrétaires, sous prétexte que *l'Ami du peuple* s'imprime dans la maison. D'autres chasseurs s'emparent des portes pour assassiner les vainqueurs qui voudront sortir, en s'écriant: sacré lanterne, tu es bien heureux d'être de garde à l'assemblée; mais tu n'y perdra rien.

Cependant Choler étoit allé chercher main-forte à la ville. Arrivent garde à cheval, garde à pied et un commissaire. Il se met à verbaliser sur les dires de Dubois, des chasseurs et du guet. Tandis qu'il dresseoit le procès-verbal, une foule de mouchards s'étoient mêlés aux groupes; et criaient: Messieurs, ce sont des aristocrates, de prétendus vainqueurs de la Bastille, qui enrôlent pour les contre-révolutionnaires. D'autres repetoient les mêmes propos, et offroient à boire aux cavaliers.

Sur ces entrefaites, Bailly revenant avec son cortège, de Ste. Genevieve, passe au milieu de la foule; la cavalerie se range par respect; mais le municipal oublie cette tendre sollicitude qu'il affiche perpétuellement pour le repos du peuple, et il ne daigne pas même s'arrêter un instant pour apprendre la cause de cet attroupement. Que dis-je! il savoit ce qui en étoit, mieux que les curieux qui n'avoient pas desesparé; mieux que les acteurs même

de cette scène scandaleuse : n'est-il pas dans le secret, et se faisoit-il rien là qu'il n'eût ordonné à ses espions ?

Enfin la besogne du commissaire étant finie, on conduit à la mairie quelques vainqueurs de la Bastille, Dubois et les douze chasseurs des barrières. Bailly, le tartuffe Bailly fait l'étonné, et après quelques reproches adressés aux vainqueurs, il les reconnoît pour d'honnêtes citoyens ; il s'efforce de les apaiser, et les relâche. Pendant leur défense, les chasseurs reconnoissent qu'on les a trompés, et murmurent contre les mouchards du général. A peine en liberté, les vainqueurs de la Bastille se présentent aux Jacobins ; ils exposent l'affaire ; de toute parts s'élevent des cris contre les noirs attentats, les éternels complots du général ; on les remercie de leur zèle pour la chose publique ; on leur promet appui et on les affilie.

Assassinat.

Il y avoit hier à la morgue le corps d'un vainqueur de la bastille, l'un des sept patriotes qui se trouvoient encore dans la compagnie d'Hulin : le nommé Soret a été trouvé ce matin dans un fossé, près l'école militaire la corde au col ; c'est un pere de famille, il laisse une femme et deux enfans en bas âge. Parmi les six patriotes qui restent, deux autres ont été blessés : en attendant qu'on les assomme, car on les assassine les uns après les autres : il y a un mois, il y en a eu deux assassinés près le champ de Mars.
O Mottié ! O Bailly ! O Hulin !

Observation.

Les voilà enfin arrivés, aveugles citoyens, ces jours désastreux, l'infâme courtisan qui est à la tête de l'armée parisienne s'efforçoit d'amener ce que je vous ai prédit depuis quinze mois. Les voilà réalisées ces funestes divisions, qu'il ne cesse de

fomentent entre les soldats de la patrie par des distinctions odieuses, et qui pis est, par l'or qu'il puise à son gré dans le trésor de la nation. Les voilà ces satelliter stipendiés, séduits par ses émissaires ou corrompus par leurs chefs, conspirant contre la vie des amis de la liberté, des citoyens honnêtes qui les nourrissent. Les voilà ces généreux patriotes qui se sont sacrifiés pour rompre vos fers, prêts à devenir les victimes de vos cruels ennemis. Hélas ! plusieurs ont déjà succombé, voyez-les étendus sur la poudre ! Et tu restes dans l'inaction, peuple lâche et stupide, péris, je ne te chercherai plus, tu est indigne de la liberté.

Arrestation traîtreuse de M. Westerman.

Hier à midi, au sortir de chez le maire, M. Westerman, cet excellent patriote de Haguenau qui est venu réclamer à l'assemblée nationale contre les faux commis dans les rapports rédigés par l'infâme Rengnier, député d'Alsace, a été arrêté dans le corps de garde du bataillon des Cordeliers, où il s'étoit présenté pour demander l'heure, un huissier, qui le suivoit, a demandé main-forte à l'instant où il est entré. Nous rendrons compte dans quelques jours des malversations du comité des rapports, trompé par le scélérat faussaire.

A l'Ami du peuple.

Je reviens de la campagne, et j'apprends à mon retour qu'il s'est passé en mon absence d'étranges choses. J'avois bien entendu dire que le sieur Mottié avoit des mouchards et des chenappans à sa solde pour imposer silence à la voix publique ; retenir la vérité captive, et forcer les citoyens paisibles à fermer les yeux sur ses basses menées, ses perfides desseins, ses noirs complots ; et qu'il prodiguoit les deniers publics à de vils auteurs pour prôner ses hauts faits, ses vertus héroïques, et sur-tout la pureté du

civisme qu'il prétend avoir déployés dans un autre hémisphere. Grace à votre zele infatigable, ces imputations viennent d'être converties en certitudes; mais ce qui m'humilie, c'est que les principaux ouvriers d'iniquité qu'il s'est affidé, ont été tirés du corps des vainqueurs de la Bastille, auquel j'appartiens : j'en mourrois de honte, si le corps ne venoit de laver cette tâche d'une maniere glorieuse, en se purgeant de tous ces lâches coquins. Le bel exemple pour tous les bataillons parisiens! Le hasard, Monsieur, vient de me fournir la preuve des essais nombreux de frippons que le héros des deux mondes continue à souvoyer.

Le jour de Noël, me trouvant à l'opéra pour y entendre le concert de la prise de la Bastille, un moment avant de commencer, arrivent Bailly et Mottié: aussi-tôt la bande de leurs *aboyeurs à gage*, se mettent à crier *bravo*. L'un d'eux qui se trouvoit auprès de moi, dit à son voisin, applaudis donc au maire et au général. *Qu'ils aillent se faire f.....; ils ne me payent pas comme toi, pour faire ce beau métier.*

Quand des fonctionnaires publics sont réduits à ces honteux expédiens pour soutenir leur réputation; il est permis de douter de leurs vertus sublimes, et ces prétendus héros de la patrie, pourroient bien n'être que de misérables charlatans, de sots fripons.

*Signé l'un des vrais Vainqueurs
de la Bastille.*

Ce 27 décembre 1790.

A l'Auteur.

Le divin Mottié redoute si fort votre plume, Monsieur, qu'après s'être fourvoyé en engageant son féal mouchard, le nommé Estienne, d'exécrable vie, à intenter un procès à votre imprimeur, dont il s'est engagé à faire tous les frais, vient de répandre l'argent à pleines mains pour enlever à cet imprimeur tous ses ouvriers; aussi le numéro de l'Ami du peuple a-t-il manqué samedi 25 Décembre 1790. Les scé-

lérats qu'il employe à ces infâmes manœuvres ont pris la fuite à l'approche de la garde. On a pris les précautions convenables pour les saisir sur le fait, s'ils osoient revenir à la charge.

N. B. L'Ami du peuple se flatte que parmi les compositeurs il en est beaucoup d'assez bons patriotes pour ne pas se prêter à ce honteux manège : il invite quelques-uns de ceux qui se sont fait inscrire dans la société des amis de la presse, à se présenter à l'imprimerie de Henri IV.

Note additionnelle au N^o. 327.

On ne songe pas à tout dans le feu de la composition, et sur-tout dans la cruelle position où je me trouve. Je ne dirai rien des embarras qu'entraîne souvent le soin de me mettre à couvert des entreprises des assassins du vertueux Mottié. Je ne parlerai pas non plus de la douleur qui me devore depuis long-tems à la vue des dangers de la patrie. Mais la lecture des lettres de mes nombreux correspondans, et la correspondance que j'entretiens moi-même, dans la capitale et dans les provinces, avec les patriotes les plus distingués, ne me laissent souvent que deux heures pour la composition de ma feuille, dont je n'ai quelquefois pas le tems de relire le manuscrit. Or, dans celle du premier de l'an j'ai omis une observation essentielle sur les attributions délicates de la magistrature à la maréchaussée; c'est que l'assemblée nationale qui a décrété, pour métamorphoser les gardes nationales en aveugles satellites du prince, qu'une troupe armée ne peut point être délibérante; vient de décréter, pour livrer les amis de la révolution à la tyrannie des alguazils de la maréchaussée, ces suppôts féroces du despotisme, que la gendarmerie nationale seroit non-seulement troupe délibérante, mais jugeuse: attribution que le décret fait pareillement à chaque officier, à chaque cavalier. On voit par-là que nos indignes législateurs ne sont jamais retenus par la crainte des inconvéniens et des contravictions les plus cho-

quantes, lorsqu'il s'agit d'aller à leurs fins, et que, pour renverser la liberté, ils viennent de rendre des décrets diamétralement contradictoires. Ce sont comme l'on voit, des décrets non-seulement à refondre par la nouvelle législature, mais à fouler aux pieds dès à présent. Des hommes aussi vils par leur servile dévouement aux agens du cabinet ministériel que le sont les alguazils de la maréchaussée, ne doivent être destinés qu'à la capture des malfaiteurs, contre lesquels la police ou les tribunaux ont lancé un décret de prise de corps : *ils ne peuvent donc être par essence qu'une troupe obéissante.* Quant aux gardes nationaux ils sont faits pour défendre les droits des citoyens et la cause de la patrie, contre les agens du pouvoir exécutif, les satellites et les suppôts du despote : *ils sont donc par essence une troupe délibérante et non obéissante.* Jamais cette troupe n'auroit rempli mieux ses glorieuses fonctions que lorsqu'elle n'auroit point eu de chefs, et qu'elle se seroit décidée soudain à une expédition militaire sur les dangers urgens de la chose publique, comme elle l'a fait le 14 juillet et le 5 octobre. Qu'elle auroit été sublime cette troupe précieuse, si au lieu de marcher sous les ordres d'un chef, commandé par le Bailly et Moitié, bas valets de la cour et agens contre-révolutionnaires; pour dissiper les membres du club monarchique; elle eut marché d'elle-même pour leur signifier que s'ils s'assembloient, sous quelque dénomination que ce fut, ils seroient livrés sans merci à un supplice infamant. Qu'elle auroit été sublime, si elle eut fait la même expédition contre le club de 89, du cirque, des fédérés, dès le premier moment de leur formation. Après deux expéditions de ce genre qui auroient été imitées dans les provinces, comme nos législateurs auroient cheminé! La constitution seroit achevée aujourd'hui, elle seroit parfaite. La machine du gouvernement auroit une marche réglée, on n'auroit point entendu parler de complots, de conspiration; le roi et les ordres privilégiés se seroient soumis à la justice; cha-

que citoyen bien convaincu qu'il n'y auroit que la honte et la mort à troubler le nouvel ordre établi, n'auroit plus songé qu'à s'y conformer; l'industrie et les talens dégagés de leurs entraves auroient pris l'essor; les arts et le commerce auroient fleuri; les sources de l'abondance se seroient rouvertes, et les hommes rendus à la dignité de leur être auroient joui au sein de la liberté et de la paix, de tout le bonheur que leur offre le plus beau climat du monde.

L'uniforme a perdu la patrie, en ruinant la liberté. J'ai prédit ces malheurs à l'instant où le fourbe la Fayette a formé la garde parisienne. Plût au ciel que les soldats-citoyens pussent se convaincre de cette grande vérité, la patrie seroit sauvée; car son salut est encore dans leurs mains: il ne s'agit que de quitter l'uniforme, de renvoyer tous les officiers, et de continuer à s'exercer au maniement des armes sous des soldats de la troupe du centre, qu'ils mettroient à leur tête pour les commander durant leurs exercices. Je ne sais, mais il me semble que ces vérités sont si lumineuses qu'elles doivent prendre infailliblement, si les écrivains patriotes s'attachent à les développer par de fréquentes applications.

Notice intéressante.

M. Treille, rue de Grenelle St. Honoré, vient d'assurer qu'il a vu St.-Huruge à Lyon au mois d'août dernier, et qu'il est actuellement dans une petite terre près de Macon. M. Treille est encore pour quelques jours à Paris, on peut avoir de lui de plus amples renseignements.

Avertissement.

C'est par erreur que nous avons annoncé pour hier la cause de la liberté de la presse, qui doit être portée aujourd'hui au tribunal de la police: nous réitérons nos sollicitations à tous les amis de la patrie de s'y porter en foule.

De l'Imprimerie de MARAT.